



**HAL**  
open science

## Vies rêvées : l'exil de Genève

Christophe Martin

► **To cite this version:**

Christophe Martin. Vies rêvées : l'exil de Genève. Jacques Berchtold; Elisabeth Lavezzi; Christophe Martin. Lectures de Jean-Jacques Rousseau. Les Confessions I-VI, Presses universitaires de Rennes, pp.159-167, 2012, 978-2-7535-2056-1. hal-02915865

**HAL Id: hal-02915865**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02915865>**

Submitted on 16 Aug 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christophe Martin

« Vies rêvées : l'exil de Genève »

dans *Lectures des Confessions, Livres I à VI*, éd. Jacques Berchtold, Élisabeth Lavezzi et Christophe Martin, PU Rennes, 2012, p. 167-176.

“*We are such stuff as dreams are made on*”

Shakespeare, *The Tempest* (IV, 1)

« L'objet propre de mes confessions est de faire connaître exactement mon intérieur dans toutes les situations de ma vie. C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise, et pour l'écrire fidèlement je n'ai pas besoin d'autres mémoires »<sup>1</sup>. L'avertissement que donne Rousseau au début du livre VII vaut évidemment pour les six premiers livres. C'est même sans doute dans la première partie de son autobiographie que Rousseau donne sa pleine extension à ce principe d'écriture : non seulement l'exactitude des faits y importe beaucoup moins que la description des impressions qu'ils ont suscitées, mais la place de la rêverie et des chimères, de la fiction et du conditionnel, de l'inaccompli et du possible y est souvent envahissante.

A ce point de vue, le récit de l'exil de Genève, qui s'étend de la fin du livre I au début du livre II, est particulièrement remarquable. Après une promenade trop prolongée dans les environs de Genève, Rousseau trouve les portes de la ville fermées. Craignant les réprimandes de son maître, il décide de s'enfuir. L'épisode constitue, on le sait, l'aboutissement d'une série de ruptures qui donnent au premier livre son unité, rythmique et thématique. Mais ce qui retiendra notre attention ici est la manière dont le récit cède rapidement la place à trois *tableaux* qui se succèdent selon le principe d'une série de renversements antithétiques, mais dont le point commun est qu'ils sont tous, selon des modalités diverses, frappés d'irréalité. Le premier, qui occupe la dernière page du livre I, représente, sous la forme d'une rêverie, la vie « paisible et douce » que Jean-Jacques *eût vécue* si, par bonheur, il était « tombé dans les mains d'un meilleur maître » et avait pu embrasser l'état le plus « convenable à son humeur » : celui « tranquille et obscur d'un bon artisan ». Le début du deuxième livre juxtapose deux autres visions : d'abord celle que Jean-Jacques « *aurai[t] dû envisager* » en fuyant Genève, qui inverse l'image idyllique de son autoportrait en paisible artisan genevois, et brosse le tableau sombre et menaçant d'un monde inconnu qui ne pouvait lui promettre que les « horreurs de la misère », les « tentations du vice et du désespoir », les « erreurs, les pièges, l'esclavage et la mort ». Par un nouveau renversement, le troisième tableau

---

<sup>1</sup> *Confessions*, éd. J. Voisine, p. 322.

représente le « vaste espace du monde » *tel que se l'imaginait* l'adolescent intoxiqué de lectures romanesques : loin de s'inquiéter de la précarité de sa situation, Jean-Jacques s'enivre alors du sentiment de sa liberté, se grise de châteaux en Espagne et de rêveries chimériques.

Si cette séquence de l'exil de Genève est exemplaire du récit autobiographique de Rousseau, c'est parce que la rêverie, la chimère et la fiction y jouent un rôle non seulement central mais essentiellement ambigu : elles sont tout ensemble ce qui permet à Rousseau de rêver une existence probable, à la fois *sienna* et radicalement *autre*, obscure et tranquille, heureusement soustraite à tout projet d'écriture ; ce qui, à l'inverse, détourne Jean-Jacques de la sagesse, le prive à jamais d'une existence bornée, mais paisible et douce, et l'expose à un monde menaçant ; ce qui enfin le préserve paradoxalement de toutes les menaces d'un monde inconnu et hostile, et lui ouvre le champ des possibles.

### *Vie probable et hasard funeste*

« Qu'on me permette de tourner un moment les yeux sur [la destinée] qui m'attendait naturellement, si j'étais tombé dans les mains d'un meilleur maître » (p. 46). Une telle digression n'a, en elle-même, rien qui puisse véritablement surprendre : on connaît le goût de Rousseau pour l'autoportrait par hypothèse<sup>2</sup> ; et ce jeu, dont *Les Confessions* ont contribué à fixer les règles, s'est vite imposé comme une sorte de loi du genre autobiographique, tant il est vrai que « la rêverie sur les possibles (« ce qui serait arrivé si... », « qui je serais devenu si... ») est un des jeux classiques des autobiographes »<sup>3</sup>. Entre les deux variantes de ce jeu, « le soulagement des dangers évités » et « le regret des occasions perdues »<sup>4</sup>, la rêverie de Rousseau qui ponctue le livre I semble clairement se situer du côté de la seconde (p. 46) :

Rien n'était plus convenable à mon humeur, ni plus propre à me rendre heureux, que l'état tranquille et obscur d'un bon artisan, dans certaines classes surtout, telle qu'est à Genève celle des graveurs. Cet état, assez lucratif pour donner une subsistance aisée, et pas assez pour mener à la fortune, eût borné mon ambition pour le reste de mes jours, et, me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphère sans m'offrir aucun moyen d'en sortir.

---

<sup>2</sup> Voir Laurence Mall, « Les luxes de l'autoportrait par hypothèse: la digression 'Si j'étais riche...' dans l'*Emile* », *Poétique* n° 112 (nov. 1997), p. 387-407.

<sup>3</sup> Philippe Lejeune, « Stendhal et les problèmes de l'autobiographie », *Stendhal et les problèmes de l'autobiographie*, dir. Victor Del Litto, Presses Universitaires de Grenoble, 1976, p. 31.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 31.

La rêverie prend un tour nettement élégiaque, la fuite de Genève apparaissant comme un tournant dramatique après lequel l'existence de Jean-Jacques semble ne devoir plus être qu'une longue succession de malheurs (p. 47) :

J'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être, et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens. Bientôt oublié, sans doute, j'aurais été regretté du moins aussi longtemps qu'on se serait souvenu de moi.

Au lieu de cela... Quel tableau vais-je faire ? Ah ! n'anticipons point sur les misères de ma vie ! Je n'occuperai que trop mes lecteurs de ce triste sujet.

Encore faut-il ne pas s'y tromper : l'intérêt et la force de la fiction que développe ici Rousseau est beaucoup moins d'être celle d'une occasion manquée que celle d'un scénario non seulement possible, mais plausible, et même hautement probable : c'est celle qui « attendait *naturellement* » Jean-Jacques s'il était « tombé dans les mains d'un meilleur maître ». Ce seul hasard, ô combien funeste, a fait basculer l'existence de Jean-Jacques de manière irréversible. D'où le choix, pour certains verbes du texte, de temps et de modes assez paradoxaux : le conditionnel passé (« j'aurais été ») ou le plus que parfait du subjonctif (« eût borné ») laissent parfois la place à d'étranges indicatifs imparfaits qui soulignent le réalisme de cette vie rêvée : « [la destinée] qui m'*attendait* » ; « rien n'*était* plus convenable à mon humeur »...

Le tableau de la vie « tranquille et douce » que *n'a pas* vécue Jean-Jacques est certes rétrospectivement frappé d'irréalité par l'existence même des *Confessions* mais Rousseau le peint de telle sorte qu'il apparaisse comme une suite logique et « naturelle » non seulement de sa condition d'apprenti mais aussi de son caractère : « de cela seul, il *suivait* que l'état le plus simple, celui qui donnait le moins de tracasseries et de soins, celui qui laissait l'esprit le plus libre, était celui qui me *convenait* le mieux ». Il eût suffi non pas même d'un bon maître mais seulement d'un « *meilleur* maître » pour que cette existence probable se réalise.

On a dès longtemps montré que le premier livre des *Confessions* devait être rapporté à l'anthropologie de Rousseau en général<sup>5</sup>. Mais on n'a sans doute pas suffisamment remarqué à quel point le rôle que Rousseau attribue au hasard malheureux dans l'épisode de l'exil de Genève répète exactement celui qui marque le développement de l'humanité dans le Second *Discours* : selon Rousseau, en effet, les étapes de ce développement ne sont franchies qu'en fonction d'une série de hasards qui auraient pu ou dû ne jamais se produire. Autrement dit, le concours de circonstances qui

---

<sup>5</sup> Voir en particulier Marcel Raymond, « Lecture du premier livre des *Confessions*. Thèmes et structures », dans *Lettres d'Occident, de l'Illiade à L'Espoir*, Neuchâtel, La Baconnière, 1958, p. 171-194 ; Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau, la Transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, chap. I ; Philippe Lejeune, « Le Livre I des *Confessions* », *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, p. 87 et sv.

a conduit Jean-Jacques à abandonner l'état paisible d'artisan qui l'attendait tout *naturellement* n'est pas moins extraordinaire que celui qui, à l'échelle de l'humanité, a permis le développement de la *perfectibilité*, des vertus sociales et des autres facultés que l'homme naturel avait reçues en puissance, mais qui n'auraient jamais pu se développer d'elles-mêmes. Elles avaient « besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvaient ne jamais naître, et sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive »<sup>6</sup>. De même qu'aucune nécessité interne ne peut rendre compte du changement d'état de l'humanité, ce sont des circonstances fortuites qui ont conduit Jean-Jacques à être privé à jamais de l'état qui lui était pourtant le plus « convenable ». Dès lors, la remarque que Rousseau formule au sujet de la sortie du second état de nature (celui de la société commençante) offre, par anticipation, un remarquable commentaire de la dernière page du livre I des *Confessions* : « Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état était le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, et qu'il n'en a dû sortir que *par quelque funeste hasard* qui pour l'utilité commune eût dû ne jamais arriver »<sup>7</sup>.

Cette analogie entre la fin du livre I et le *Discours sur l'origine de l'inégalité* (en particulier la fin de la première partie) peut être prolongée : car la fiction de la vie que Jean-Jacques *aurait dû vivre* n'est pas de nature différente, au fond, de celle qu'élabore le *Discours* en particulier au sujet de ce second état de nature dont l'homme *n'aurait jamais dû sortir* mais qui reste inaccessible à toute enquête historique : il convient, dans l'un et l'autre cas, de conjecturer « par des raisonnements hypothétiques et conditionnels » ce qu'ils ont pu ou auraient dû être<sup>8</sup>. En l'occurrence, conjecturer n'est pas laisser libre cours à son imagination mais « tirer de la nature des choses » ce qui est « le plus probable »<sup>9</sup>. Il s'agit bien, ici et là, de décrire des états non pas effectifs mais *plausibles* : de même que l'hypothèse du second état de nature est une expérience de pensée, une opération heuristique de modélisation, une fiction élaborée à partir du dépouillement méthodique des caractéristiques de l'état social, de même la fiction de la vie qu'aurait dû vivre Jean-Jacques se déploie comme une rêverie « réaliste » s'efforçant de construire un modèle d'existence dépouillé de tout ce que le funeste hasard du « mauvais maître » et de la fuite de Genève a entraîné à sa suite.

Si méthodiques et « réalistes » que se veuillent ces deux fictions, elles n'en sont pourtant pas moins fortement marquées par une tonalité élégiaque. Or, ce qui rend ces deux états si enviables, et leur perte si regrettable, c'est sans doute un trait qui leur est commun : celui d'offrir une vie *d'avant l'avènement de l'écriture*<sup>10</sup>. Si le second état

---

<sup>6</sup> *Discours sur l'origine de l'inégalité* (OC III, p. 162).

<sup>7</sup> *Ibid.* (OC III, p. 171)

<sup>8</sup> *Ibid.* (OC III, p. 132).

<sup>9</sup> *Ibid.* (OC III, p. 133).

<sup>10</sup> Sur la dégradation que suppose l'avènement de l'écriture dans l'anthropologie rousseauiste, voir l'*Essai sur l'origine des langues*, en particulier chapitre V : « L'écriture, qui semble devoir fixer la

de nature voit s'« étendre le langage » et se développer « l'usage de la parole »<sup>11</sup>, il ignore encore l'emploi de l'écrit. De même, la vie rêvée dont Rousseau peint le tableau à la fin du livre I des *Confessions* a pour caractéristique essentielle d'être vouée à l'obscurité (l'adjectif « obscur » revient à deux reprises), c'est-à-dire heureusement soustraite à la célébrité, et surtout fondamentalement étrangère à tout projet d'écriture et à toute *publication* : bref une vie d'avant la corruption du langage écrit et la malédiction du livre<sup>12</sup>. L'autobiographie rêvée de Jean-Jacques en artisan permet de donner l'image non seulement d'une existence sans histoire mais d'une *vraie vie*, qui n'eût pas été vécue comme un objet à écrire. En peignant une vie qui aurait condamné leur auteur au silence, les *Confessions* s'abîment ici dans le rêve de leur propre inexistence.

### *Perspectives illusives*

Avec ce tableau d'une vie modeste toute consacrée au travail, à la famille et à l'amitié au sein de la *mère patrie* (« J'aurais passé *dans le sein* de ma religion, de ma patrie, de ma famille et de mes amis, une vie paisible et douce », p. 46-47), l'ouverture du livre II offre le contraste le plus saisissant en énumérant les terribles menaces pesant sur « l'enfant » après son exil de Genève, puis en décrivant ironiquement ses châteaux en Espagne et ses rêveries romanesques (p. 48) :

Encore enfant, quitter mon pays, mes parents, mes appuis, mes ressources ; laisser un apprentissage à moitié fait sans savoir mon métier assez pour en vivre ; me livrer aux horreurs de la misère sans avoir aucun moyen d'en sortir ; dans l'âge de la faiblesse et de l'innocence, m'exposer à toutes les tentations du vice et du désespoir ; chercher au loin les maux, les erreurs, les pièges, l'esclavage et la mort, sous un joug bien plus inflexible que celui que je n'avais pu souffrir ; c'était là ce que j'allais faire, c'était la *perspective* que j'aurais dû envisager. Que celle que je me *peignais* était différente ! L'indépendance que je croyais avoir acquise était le seul sentiment qui m'affectait. Libre et maître de moi-même, je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout : je n'avais qu'à m'élancer pour m'élever et voler dans les airs.

Cet effet de contraste, savamment ménagé, et sans doute même un peu appuyé, est contrebalancé, on le voit, par une continuité thématique et métaphorique remarquable : il s'agit bien toujours de *peindre le tableau* de vies possibles, de menaces virtuelles et de triomphes rêvés. Car cette première page du deuxième livre s'organise clairement selon le principe du diptyque. Rousseau juxtapose, en effet, le sombre

---

langue est précisément ce qui l'altère » (*OC V*, p. 388). Voir Jacques Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1969.

<sup>11</sup> *Ibid.* (*OC III*, p. 169).

<sup>12</sup> On songera en particulier à la célèbre et provocante exclamation du livre III de l'*Emile* : « Je hais les livres » (*OC IV*, p. 454).

tableau de son dénuement réel au moment de sa fuite, et la peinture ironique de ses rêveries et de ses illusions. Le sens de cette juxtaposition semble évident : il s'agit d'accuser la naïveté qui fut la sienne. Contrairement à de nombreux passages des *Confessions*, Rousseau accumule ici les signes de distance à l'égard du jeune Jean-Jacques. Non seulement, il place d'emblée son exorde sous le signe d'une opposition entre « triste » et « charmant » qui souligne le changement paradoxal de ses sentiments au moment de cette fugue (« Autant le moment où l'effroi me suggéra le projet de fuir m'avait paru triste, autant celui où je l'exécutai me parut charmant », p.48), mais tout le passage s'organise ensuite selon une vaste antithèse qui oppose, presque terme à terme, la situation a priori dramatique de Jean-Jacques à ses chimériques espoirs. Du côté de la situation « réelle », s'impose le champ lexical de la fragilité et du dénuement : l'horrible « misère » ; la pitoyable « faiblesse » ; l'exposition à tous les dangers (« les tentations du vice et du désespoir ») ; la menace de l'« esclavage ». Du côté de l'imaginaire, au contraire, se déploie tout un lexique de la souveraineté et de la profusion : une richesse chimérique (« j'allais trouver des festins, des trésors ») ; la croyance en une toute-puissance des désirs (« je croyais pouvoir tout faire, atteindre à tout ») ; un sentiment magique de « sécurité » ; l'illusion d'une liberté absolue (« libre et maître de moi-même »).

Cette construction antithétique implique *a priori* un regard critique de la part de l'auteur sur ses anciennes chimères. D'autres signes de distance sont d'ailleurs manifestes. Rousseau ne cesse, en effet, de souligner l'écart qui sépare l'adulte raisonnable du naïf adolescent qu'il fut. Ainsi, de manière assez abusive (Jean-Jacques est alors âgé de seize ans), il se désigne comme « encore enfant ». Cette prise de distance est à la fois morale (« c'était la perspective que j'aurais dû envisager ») et temporelle : l'usage systématique de l'imparfait et la répétition centrale de « je croyais » renvoient ces rêves de gloire et de bonheur à une époque depuis longtemps révolue.

Mais le procédé de distanciation le plus insistant est le recours à l'ironie, omniprésente dans tout le second mouvement de cette page. Celle-ci s'exerce d'abord sur le narcissisme infantile de Jean-Jacques (« en me montrant, j'allais occuper de moi l'univers »). Par le style indirect libre, le texte donne aussi à entendre les mots mêmes dont se berce le jeune garçon : « à chaque pas, j'allais trouver des festins, des trésors, des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire ». Puis l'ironie tend à l'antiphrase lorsque Rousseau feint de s'émerveiller de la « modération » de ses projets les plus romanesques (p. 48) :

[...] en me montrant j'allais occuper de moi l'univers ; non pas pourtant l'univers tout entier, je l'en dispensais en quelque sorte, il ne m'en fallait pas tant ; une société charmante me suffisait, sans m'embarrasser du reste. Ma modération m'inscrivait dans une sphère étroite, mais délicieusement choisie, où

j'étais assuré de régner. Un seul château bornait mon ambition : favori du seigneur et de la dame, amant de la demoiselle, ami du frère et protecteur des voisins, j'étais content ; il ne m'en fallait pas davantage.

### *Vertus des chimères*

Mais si cette ironie est clairement affichée, sa portée n'en est pas moins ambiguë. La prise de distance de Rousseau narrateur semble même dépourvue de toute sévérité. Au point qu'on puisse déceler dans son regard une sympathie mêlée d'admiration pour les chimères de sa jeunesse. Le travail du style semble témoigner d'une sorte d'adhésion secrète à la naïve beauté de ses rêveries. Les sonorités et le rythme de certaines phrases en exaltent la noblesse : « Je n'avais qu'à m'élaner pour m'élever et voler dans les airs ». La cadence majeure (7 syllabes puis 10), les assonances ([é] et [E]), et les allitérations ([v],[m],[l]) concourent à la fluidité du discours et entrent en harmonie avec le sens même de la phrase. L'écriture de Rousseau semble vouloir retrouver la légèreté et l'élan de ses rêveries d'adolescent.

Derrière la distance ironique, Rousseau semble d'ailleurs se plaisir à suggérer que ces illusions ont aussi leur part de vérité. Car les chimères de l'adolescent annoncent avec évidence certains thèmes majeurs de l'œuvre à venir de Rousseau. Ainsi, le rêve de vivre dans une « société charmante », au sein d' « une sphère étroite, mais délicieusement choisie » ne saurait manquer de faire songer à l'utopie de Clarens dans *La Nouvelle Héloïse*. C'est aussi, en un sens, l'un des fondements de la philosophie politique de Rousseau, selon laquelle la corruption de l'homme est plus accentuée dans les grandes sociétés que dans les petites communautés. L'attitude de Rousseau à l'égard de ce qu'il présente ici comme un vœu chimérique est donc pour le moins ambiguë. Et l'on peut se demander si son ironie souriante ne dissimule pas une secrète satisfaction devant la cohérence de son individualité et la permanence de sa singularité.

Certaines de ces rêveries ont aussi une valeur quasi prophétique ou, plus exactement peut-être, *proleptique*. Car lorsque Rousseau s'amuse avec insistance de sa conviction que son « mérite allait remplir [le vaste espace du monde] », il feint d'oublier que c'est à peu près ce qui se produisit vingt ans plus tard, dès la publication de ses premières œuvres. N'est-ce pas dans les *Confessions* même que sera relatée, par exemple, la représentation triomphale du *Devin de village* à la Cour qui lui vaudra d'être honoré de la faveur du Roi, et lui procurera la jouissance d'observer l'émotion que suscite la représentation de son opéra dans l'assistance féminine la mieux



choisie ?<sup>13</sup> Si la célébrité de Rousseau ne fut pas aussi heureuse que l'espérait Jean-Jacques, elle fut en revanche plus universelle encore que dans ses rêves. En affichant son ironie de manière aussi ostensible, Rousseau veille à ce que le lecteur remarque lui-même le caractère prémonitoire de ses chimères, et s'en émerveille d'autant plus.

La logique implicite de l'ensemble du texte est par ailleurs très paradoxale. L'évocation volontairement dramatisée de la situation du jeune homme (promis à « l'esclavage et la mort ») pouvait laisser prévoir un jugement réprobateur sur son inconscience et son aveuglement. En réalité, ce sombre tableau semble avoir plutôt pour fonction de mettre en relief la singularité du caractère de Jean-Jacques et la puissance salvatrice de son imaginaire. La construction antithétique du passage vise au fond à suggérer que si Rousseau n'a pas cédé aux « tentations du vice », c'est précisément parce qu'il en était protégé par l'innocence de ses rêveries. Paradoxalement, la naïveté de Jean-Jacques et ses châteaux en Espagne sont à la fois ce qui l'expose à tous les dangers (conformément au modèle picaresque<sup>14</sup>) et ce qui le préserve de tous les « maux ». Cette logique du « remède dans le mal », magistralement analysé par Jean Starobinski<sup>15</sup>, est la même au fond que celle dont Rousseau vient de décrire le mécanisme, à la fin du livre I, à propos de son « amour des objets imaginaires » et de l'effet paradoxalement salutaire de sa lecture frénétique des livres de la Tribu (p. 43-44). L'élan vers les chimères apparaît ici et là comme une voie de salut, et les rêveries du jeune Jean-Jacques préparent de loin les consolations que se procure Rousseau au soir de sa vie, si l'on en croit les *Rêveries* :

Livré par mes penchants aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentiments pour lesquels il était né et j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent et qui les partagent, comme si ces êtres existaient réellement.<sup>16</sup>

A s'en tenir même aux *Confessions*, le début du livre II semble aussi valoir comme une prolepse du récit de la genèse de la *Nouvelle Héloïse* exaltant les vertus à la fois protectrices et créatrices des chimères. Selon le livre IX, en effet, c'est l'« impossibilité d'atteindre aux êtres réels » qui aurait jeté Jean-Jacques « dans le pays des chimères » :

Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels que je n'en trouvai jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée au milieu des objets charmants dont je m'étais entouré que j'y passais les heures [...].

<sup>13</sup> « Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émuet moi-même jusqu'aux larmes. [...] Je me livrai bientôt pleinement et sans distraction au plaisir de savourer ma gloire » (p. 448).

<sup>14</sup> On songera en particulier aux premiers chapitres du *Gil Blas* de Lesage.

<sup>15</sup> Voir J. Starobinski, « La lance d'Achille », *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, 1989, p. 165-208.

<sup>16</sup> *Rêveries du promeneur solitaire*, Huitième promenade (OCI, p. 1081).

Ces fictions, à force de revenir prirent enfin plus de consistance et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques-unes des situations qu'elles m'offraient, et rappelant tout ce que j'avais senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au désir d'aimer que je n'avais pu satisfaire, et dont je me sentais dévoré.<sup>17</sup>

Loin donc d'être seulement une propension coupable exposant le sujet aux dangers d'un monde menaçant, l'abandon aux chimères possède aussi une vocation dynamique et créatrice dont l'*Emile*, sans doute plus qu'aucun autre texte de Rousseau, célèbre les vertus, non sans provocation : « Lecteur, j'aurai beau faire [...] vous direz : ce rêveur poursuit toujours sa chimère »<sup>18</sup>. En réalité, l'accusation doit se renverser : « Depuis longtemps [les lecteurs] me voient dans le pays des chimères ; moi, je les vois toujours dans le pays des préjugés ». Ces « gens à qui tout ce qui est grand paraît chimérique » ne révèlent que l'étroitesse de leur propre esprit. Ce n'est pas sa faute, Rousseau le répète à l'envi, si ses contemporains le condamnent à écrire une œuvre qui ne peut leur apparaître que comme le « roman » d'un visionnaire. Avec *Emile*, et plus largement dans l'ensemble de son œuvre, Rousseau invite le lecteur à imaginer une *vie possible* qui dépasse l'observé ; il souhaite lui faire voir une réalité encore invisible mais qui ne demande qu'à être aperçue pour venir au jour. L'opposition ontologique de la réalité et de la fiction chimérique se trouve ainsi renversée. C'est la vie réelle telle que nous la voyons et la concevons qui est tout entière une mauvaise fiction, un artifice contingent qui s'écarte des voies de la nature.

C'est dire à quel point le renversement de perspective que l'on vient de suggérer doit inviter à considérer le tableau des menaces pesant sur le jeune exilé non pas seulement comme une vision « réaliste » imputable à un narrateur désormais lucide et suffisamment averti des dangers du monde ; mais bien aussi comme le tableau d'une vie proprement cauchemardesque, un mauvais rêve hélas devenu réalité par la faute d'hommes corrompus ayant inventé la misère et l'esclavage. Quant aux chimères de l'adolescent, l'ouverture du livre II suggère à mots à peine couverts que c'est bien d'elles que procède toute l'œuvre à venir de Rousseau, et pas seulement ses romans et ses fictions. En ce qui concerne, enfin, la vie rêvée de Jean-Jacques en paisible graveur genevois, on retrouve en elle tout le large spectre de la chimère rousseauiste : tout ensemble fiction méthodique décrivant la vie probable qui aurait été la sienne s'il avait

---

<sup>17</sup> *Confessions*, p. 506 et 510.

<sup>18</sup> *Émile* IV, OC IV, p. 637.

été épargné par le funeste hasard d'un mauvais maître ; fiction proprement romanesque d'un possible narratif dont Rousseau, à la manière d'un romancier ironique (on songera au Diderot du *Jacques le fataliste*), suggère qu'il a été inexplicablement abandonné par un auteur démiurge<sup>19</sup> ; fiction idyllique, enfin, d'une vie « réconciliant chimériquement les inconciliables »<sup>20</sup>, puisque comme l'a bien perçu Jean Starobinski, elle serait idéalement « partagée entre le travail régulier et les caprices innocents de la rêverie » (p. 46) :

Cet état [de graveur], assez lucratif pour donner une subsistance aisée, et pas assez pour mener à la fortune, eût *borné mon ambition* pour le reste de mes jours ; et me laissant un loisir honnête pour cultiver des goûts modérés, il m'eût contenu dans ma sphère sans m'offrir aucun moyen d'en sortir. Ayant une imagination assez riche pour orner de ses chimères tous les états, assez puissante pour me transporter, pour ainsi dire, à mon gré de l'un à l'autre, il m'importait peu dans lequel je fusse en effet. Il ne pouvait y avoir si loin du lieu où j'étais au premier *château en Espagne*, qu'il ne me fût aisé de m'y établir.

Dans la logique de l'épisode de l'exil genevois, rien ne devrait, semble-t-il, être plus antithétique que le tableau de la vie chimérique et glorieuse que Jean-Jacques *rêvait de vivre* en fuyant sa ville natale et le tableau « réaliste » de la vie calme et paisible qu'il *aurait dû vivre* sans l'infortune d'un mauvais maître et une coupable propension à bâtir des châteaux en Espagne. Et pourtant, ce sont au contraire les liens étroits reliant ces deux vies rêvées que Rousseau s'est plu à suggérer par un jeu d'échos thématiques et lexicaux (« *un seul château bornait mon ambition* »). La vie rêvée d'artisan échappant heureusement à la malédiction de l'écriture et de la gloire ne saurait, dans le principe même de son élaboration fictionnelle comme dans les éléments qui la composent, se dispenser d'accueillir en elle ces mêmes rêveries dont s'enivrait Jean-Jacques et dont procède toute l'œuvre de Rousseau. Pour l'auteur des *Confessions*, l'image d'une vie soustraite à l'empire des chimères ne saurait susciter qu'une rêverie proprement chimérique.

Christophe Martin

Université de Paris Ouest Nanterre La Défense (CSLF, EA 1586)

---

<sup>19</sup> Sur cette logique des possibles narratifs, voir les célèbres remarques de Julien Gracq : « A chaque tournant du livre [écrit par un romancier], un autre livre possible et même souvent probable a été rejeté au néant » (*Lettrines*, Paris, Corti, 1967, p. 30).

<sup>20</sup> Starobinski, Jean, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 402.